



DOSSIER PÉDAGOGIQUE

destiné aux groupes scolaires et péri-scolaires

CENTRE D'ART DE LA MAISON POPULAIRE

Exposition

« L'AUTRE ... DE L'IMAGE À LA RÉALITÉ 2/3 : FACE À L'AUTRE »

Du 19 avril au 1er juillet 2017

Commissaire en résidence : Blandine Roselle

Artistes : David Blandy & Larry Achiampong, Chris Eckert, Thomas Hirschhorn, Olga Kisseleva, Santiago Sierra et SUPERFLEX



DAVID BLANDY ET LARRY ACHIAMPONG

Finding Fanon (Part 1)

2015

Vidéo Ultra HD, couleurs, son stéréo, 16:9, VOSTFR, 15'

Courtesy des artistes

Avec le soutien de Arts Council England

Distributeur : LUX Film and Video, Shacklewell Studios, Londres

SOMMAIRE

1 .	Présentation des visites guidées	3
2 .	Réservations	4
3 .	Présentation du cycle d'expositions L'Autre ... De l'image à la réalité	5
4 .	Présentation de l'exposition Face à l'Autre	6
5 .	Biographie de la commissaire	7
6 .	Biographies des artistes	8
7 .	Notices des oeuvres présentées	10
8 .	Pistes de lecture	14
9 .	Programmation associée	20
10 .	Présentation de la Maison populaire	21
11 .	Informations pratiques	22

LA VISITE GUIDÉE

La visite de l'exposition *L'Autre ... de l'image à la réalité 2/3 : Face à l'Autre* va permettre aux visiteurs de construire une réflexion à la fois collective et personnelle sur différents thèmes inhérents à l'exposition, tels que le racisme, les discriminations, l'histoire de la colonisation et l'immigration en Europe.

Les œuvres deviennent alors le point de départ d'un échange entre les enfants et la médiatrice culturelle. Celle-ci va partager des pistes de lecture, tirer le fil rouge, à l'instar du fil d'Ariane permettant à Thésée de sortir des dédales du labyrinthe du Minotaure, qui relie les œuvres entre elles et ouvrir la discussion à d'autres réflexions, références et thématiques historiques, littéraires, artistiques, sociales, etc.

Les élèves seront donc invités à s'exprimer, échanger leurs impressions, émettre un avis, proposer une interprétation et ainsi participer à la construction d'une réflexion personnelle et collective autour de l'exposition et des thèmes qu'elle développe. La médiatrice culturelle enclenche la discussion en partant de références connues et adaptées à l'auditoire, et mène l'échange de façon participative.

La visite guidée de l'exposition se fait de façon ludique et a pour but d'initier les publics à la pratique des expositions en forgeant leur regard et leur vocabulaire. La médiatrice culturelle encourage l'observation, oriente le débat, explicite une terminologie spécifique avec un vocabulaire adapté au niveau de connaissance et de compréhension de l'auditoire. Elle introduit également des éléments constitutifs de l'histoire de l'art en développant l'analyse personnelle de chacun et en éveillant le sens critique et d'analyse des participants.

La visite guidée, avec l'ensemble de la classe ou du groupe est l'un des moyens pour les élèves d'établir un contact direct avec les œuvres et d'initier une habitude de fréquentation des lieux artistiques et culturels. L'important est de ne pas se sentir exclu de ces lieux parce que l'on ne sait pas... Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise interprétation mais seulement un regard subjectif sur les œuvres. Parler de ce que l'on voit, de ce que l'on ressent, exercer son regard, échanger avec les autres est à la portée de tous, pourvu qu'un temps soit accordé à ces rencontres. Les visites guidées que nous vous proposons sont à considérer comme une porte ouverte à la curiosité, source d'accès aux connaissances et à la pensée.

Le format de la visite est adaptable, tant sur la forme que sur le contenu, à vos disponibilités et vos attentes, alors n'hésitez pas à nous contacter pour toute proposition, question, demande ou information.

MODALITÉS DE RÉSERVATION :

Visite commentée gratuite.

Publics : scolaires et péri-scolaires de tous niveaux et tous âges

Réservation indispensable auprès de Juliette Gardé
par mail: mediation@maisonpop.fr ou par téléphone: 01 42 87 08 68

RÉSERVEZ DÈS À PRÉSENT VOTRE VISITE GUIDÉE DE L' EXPOSITION

Pour quels publics ?

- Visite commentée gratuite à destination des publics scolaires (école maternelle, école primaire, collège, lycée et enseignement supérieur)
- Visite guidée destinée aux publics péri-scolaires (associations, maisons de retraite, publics empêchés, handicapés psychiques, etc.)

Calendrier de réservation

- Du lundi au vendredi entre 10 h et 18 h
- Durée : 1 h 30 (modulable selon vos attentes)
- Possibilité de mettre en place, sur demande, un atelier créatif en lien avec l'exposition après la visite guidée dont le format sera à définir ensemble
- Possibilité d'adapter la formule de visite guidée aux attentes des publics : thématiques spécifiques à aborder, présentation de la Maison populaire, etc.

Réservation obligatoire

- > par mail: mediation@maisonpop.fr
- > par téléphone: 01 42 87 08 68

Contact

- > Juliette Gardé, Chargée des publics et de la médiation culturelle du Centre d'art
juliette.garde@maisonpop.fr

L'Autre... De l'image à la réalité

Un projet en trois volets proposé par le centre d'art de la Maison populaire de Montreuil

Le thème proposé par la Maison Populaire, « L'Autre... De l'image à la réalité », implique non pas seulement la représentation de l'Autre ni sa seule projection, mais bien aussi son existence concrète. Ce qui soulève la question suivante : comment la différence et l'altérité (raciale, sexuelle, de classe, religieuse) sont construites, entretenues ou contestées aujourd'hui ?

Force est de constater, que malgré l'accélération des échanges, l'enrichissement des connaissances réciproques et la facilitation des déplacements, dans un monde désormais globalisé, notre relation à autrui semble peu évoluer. Notre perception de l'Autre passe toujours au filtre d'une altérité jouant avec les préjugés, recyclant les stéréotypes raciaux, sociaux et culturels ou bien construisant des différences, des catégories, des fantasmes. Comment se définit l'Autre aujourd'hui ? Comment dessiner les contours fluctuants de l'Autre ?

Pour tenter de répondre, quoique partiellement et modestement, à ces questions nous nous sommes tournés vers des artistes qui proposent des outils conceptuels permettant une nouvelle appréhension de la réalité sociale, culturelle et artistique de l'Autre aujourd'hui. Ancrés dans le présent, ils s'intéressent tous de façon très concrète et très directe à la rencontre, au contact, à l'échange, évitant ainsi que l'Autre ne reste qu'une énigme, qu'un sujet d'étude ou qu'un objet de projets.

Leurs œuvres incarnent des postures possibles face à autrui, au social, au politique et à l'art et peuvent nous aider à mieux nous positionner dans notre appréhension de notre actuel Autre et du futur Nous.

Le projet se déploie en trois volets : Avec l'Autre / Face à l'Autre / L'Autre nous. L'exposition rassemble des installations, photographies, vidéos récentes d'artistes internationaux.

En complément de ce cycle d'expositions, l'artiste **Pascal Marquilly** sera en résidence artistique de création sur 2017.

L'Autre... De l'image à la réalité 2/3 : Face à l'Autre

Malgré l'accélération des échanges dans un monde désormais globalisé, notre relation à autrui semble peu évoluer. Préjugés, stéréotypes, réflexes de replis identitaires dominent encore souvent notre appréhension de l'Autre.

Le premier volet du projet s'intéressait à un Autre lointain. Cette fois, c'est d'un Autre tout proche dont il s'agit. Intitulée « Face à l'Autre », l'exposition nous confronte à un Autre invisible ou plus précisément que l'on ne veut pas voir. Comment porter un regard lucide sur l'Autre dans notre société ? Comment stopper l'hypocrisie ? Comment éprouver autrement l'altérité ?

« Face à l'Autre » considère les idéologies nationalistes, conservatrices et racistes qui sont récemment devenues plus visibles en Europe et aux Etats-Unis. Dans ce contexte il convient de questionner la pensée politique : Sommes-nous eux ? Sont-ils nous ?

Avec le nombre croissant de démagogues démocratiquement élus (aux Etats-Unis, en Hongrie, en Turquie, en Inde, en Russie, etc.), nous sommes confrontés à un changement de société, où le nationalisme, le racisme, le sexisme et l'homophobie sont politiquement mis en œuvre et où le pluralisme et la liberté d'expression sont massivement restreints. Comment lutter contre les tendances antidémocratiques et néo-fascistes ?

Il nous faut partir à l'exploration des dimensions cachées de nos comportements, de nos idées et de notre subjectivité. C'est pourquoi les œuvres choisies éclairent nos réactions face à l'altérité (dénigrement, rejet, aliénation), notre aveuglement volontaire (facile, pratique, utile), la superficialité des relations que nous entretenons avec autrui via les médias (voyeurisme, consommation de l'échange, instrumentalisation des informations, etc.).

Les artistes présentés se confrontent à la réalité d'autrui, la rendant visible et questionnant sa représentation.

Quels rôles ont les canaux uniformes de l'information et du libre-échange, dans la perturbation de nos repères ?

Quels enjeux politiques derrière le tout-sécuritaire et les discours forgés sur les antagonismes ?

Comment les guerres - celles du bout du monde comme celles des banlieues - sont-elles médiatisées, analysées et finalement justifiées ?

Comment éviter les catégorisations simplifiées à l'origine des stéréotypes, qui interfèrent sur notre perception et déforment la réalité ?

Quels sont les nouveaux types d'hégémonie et de colonialisme économique, qui vont de pair avec la politique néolibérale de la dette et de la consommation ?

Considérant l'art comme une discipline structurant le réel (au même titre que la science, la politique ou la religion), ces artistes ne veulent pas changer le monde mais le décrypter, pour nous rendre plus justes et plus responsables vis-à-vis d'autrui.



Blandine Roselle

Historienne de l'art de formation, Blandine Roselle évolue en 1999-2000 dans le monde muséal, en tant que chargée des publics, et ponctuellement comme commissaire d'exposition. Elle travaille ensuite pour une structure de production et de diffusion de spectacle vivant, en tant que chargée de production.

En 2004, elle obtient le diplôme DESS « coopération artistique internationale » à Paris 8.

Elle est alors missionnée par diverses structures (Lille 2004 - capitale européenne de la culture, Lille 3000, Epidemic, Fondation d'art Oxylane), tant pour la programmation, l'accueil de projets et d'artistes, que pour la production d'œuvres et d'expositions. Elle travaillera aussi sur la reconversion de lieux désaffectés en espaces d'exposition et de cinéma (la gare de frêt St-Sauveur, Lille ; le garage pour Béthune 2011, Capitale régionale de la Culture).

Parallèlement, elle monte sa propre association, KRAFT, dédiée aux arts visuels (expositions, résidences, productions). Les projets confrontent des domaines variés (arts contemporains, traditionnels, populaires, urbains...) et se déploient sous forme de cycles permettant d'explorer différents points de vue sur un sujet donné.

Ses expositions ont été présentées en Pologne, Italie, Belgique, France et au Brésil. Elle a participé à plusieurs séminaires professionnels européens (« Eyes wide open » - Biennale de Berlin (BB5), 2008 ; « Scènes culturelles berlinoises » - Goethe Institut de Berlin, 2009, « 10 to 10 » - Congrès Européen de la Culture à Wrocław, 2011).

CHRIS ECKERT

est né en 1968 à Phoenix, USA, il vit et travaille à San José, USA.

Chris Eckert travaille dans la Silicon Valley, en Californie. Il est à la fois ingénieur en génie mécanique de l'Université de Santa Clara et diplômé des Beaux-Arts de l'Université d'État de San Jose.

Alors que certains trouvent des machines froides et impersonnelles, Chris Eckert les considère comme un « véhicule » d'exploration et d'introspection. Partant du principe que les relations Homme/Machines sont inéluctables, son travail permet de contempler les façons dont les deux entités se reètent mutuellement, tout en tenant compte de la place des machines dans l'art.

Ses sculptures mécaniques, questionnent notre rapport à la religion, à la sécurité, aux nouveaux media, aux identités contraintes qu'elles soient liées, nationales ou économiques...

Son travail a été montré aux États-Unis (New York, Chicago, San Francisco, Boston), en Europe (Autriche, Allemagne, France, Suisse) et au Japon.

THOMAS HIRSCHHORN

est né à Berne en 1957, il vit et travaille à Paris.

Aujourd'hui l'un des artistes suisses les plus importants sur la scène internationale, Thomas Hirschhorn est l'auteur d'une œuvre (installations in situ, lms, dessins, etc.) immédiatement reconnaissable tant pour sa forte dimension politique que pour son vocabulaire formel singulier (basé sur une esthétique pauvre et marginale et des matériaux simples), à l'origine de nombreux débats et analyses sur les rapports entre problématiques artistiques et sociales dans le cadre de la mondialisation. Thomas Hirschhorn ne fait pas d'art politique, mais fait de l'art de manière politique. Ce qui l'amène à produire des images et des scénarios complexes mais singulièrement directs.

Les installations de Thomas Hirschhorn lui valent la reconnaissance du milieu artistique dès les années 1990. Hirschhorn expose ainsi à Paris, Munich, Berlin, Londres, Francfort, Bilbao, Venise, Lucerne, Berne, Fribourg, Genève, Saint-Gall...

En 2000, Thomas Hirschhorn reçoit le Prix Marcel Duchamp et en 2004 le Prix de la Fondation Beuys.

OLGA KISSELEVA

est née en 1965 à Saint-Petersburg, elle vit et travaille à Paris.

Olga Kisseleva, artiste, chercheur et universitaire, questionne l'impact des développements technologiques et de la science sur nos modes de vies.

Ses installations, photographies, vidéos et peintures traitent du mélange des cultures, de la mixité des langages, des nouvelles technologies, de la mouvance des rapports sociaux. Elle développe un travail original à la recherche de frontières qui séparent la chose et sa représentation. Elle exploite différents supports, qu'elle recourt à des technologies de pointes ou à des matériaux bruts. L'œuvre d'Olga Kisseleva entremêle des actions qui se déroulent dans les villes ou en réseau, avec des interventions dans les galeries et musées.

Après une thèse de doctorat sur les nouvelles formes d'hybridation aux USA (en lien avec les débuts de la Silicon Valley), elle rejoint l'Institut des hautes études en arts plastiques à Paris, et ensuite l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Elle co-dirige le laboratoire Art&Science, qui joue un rôle important dans le domaine de la création contemporaine de recherche et de ré exion sur les formes de création émergentes.

Son travail a notamment été présentée au CNAP (Moscou, Russie), à l'ARC (Paris, France), à Kiasma (Helsinki, Finlande), au musée Reina Sofía (Madrid, Espagne) et dans des biennales (Venise, Istanbul, Dakar, Tirana, Rennes, Moscou...). Ses œuvres sont présentes dans de nombreuses collections (à Moscou, Saint-Petersbourg, Marseille, Paris, New-York...).

**SANTIAGO
SIERRA**

est né en 1966 en Espagne, il vit à Madrid.

Diplômé de l'École des Beaux-Arts de Madrid à la Complutense University, Santiago Sierra poursuit ses études à Hamburg. Si ses débuts sont liés aux circuits artistiques alternatifs de la capitale espagnole, il poursuit sa carrière au Mexique (1995–2006) et en Italie (2006–2010).

L'œuvre de Sierra cherche à révéler les réseaux pervers du pouvoir qui inspirent l'aliénation et l'exploitation des travailleurs, l'injustice des relations de travail, la répartition inégale des richesses produites par le capitalisme, la déviance du travail et de l'argent, et la discrimination raciale dans un monde marqué par des flux migratoires unidirectionnels (sud-nord).

Revisitant certaines stratégies caractéristiques du Minimalisme, de l'art conceptuel et de la performance des années soixante-dix, Sierra interrompt les flux de capitaux et de biens (Obstruction d'une autoroute avec la remorque d'un camion, 1998 ; Personne gênant une file de camion, 2009); il engage des ouvriers pour révéler leur situation de précarité (20 travailleurs dans la cale d'un bateau, 2001); il explore les mécanismes de ségrégation raciale dérivés des inégalités économiques (Embauche et arrangement de 30 travailleurs en fonction de leur couleur de peau, 2002 ; Etude économique sur la peau des habitants de Caracas, 2006); et réfute les histoires qui légitiment une démocratie fondée sur la violence de l'Etat (Vétérans des guerres du Cambodge, Rwanda, Bosnie, Kosovo, Afghanistan et d'Irak face au mur, 2010-2012).

SUPERFLEX

Collectif d'artistes fondé en 1993 par Jakob Fenger (né en 1968), Rasmus Nielsen (né en 1969), et Bjørnstjerne Christiansen (né en 1969). Ils vivent et travaillent à Copenhague.

SUPERFLEX est un collectif d'artistes dont les projets abordent les questions des économies de production, des systèmes sociaux et des disparités politiques, tout en créant des collaborations avec une grande variété de communautés et de groupes à travers le monde. Leurs actions s'inscrivent dans la perspective de l'intervention activiste et dans un cadre conceptuel.

Ils décrivent leurs projets comme des « outils »: un modèle ou une proposition qui peuvent être activement utilisés et modifiés par l'utilisateur. Leur œuvre s'étend de la bière (« Free Beer ») et du soda (« Guaraná Power ») à des méthodes de production d'énergie alternative mais aussi aux films et installations, et leurs projets sont souvent liés aux forces économiques, aux conditions démocratiques de production et à l'auto-organisation.

SUPERFLEX a gagné une reconnaissance internationale et le travail du collectif a fait l'objet de plusieurs expositions monographiques ou collectives à travers l'Europe et l'Amérique du Sud et du Nord ou l'Asie qu'il s'agisse de musées (Van Abbemuseum de Eindhoven, Louisiana Museum au Danemark, Atheneum



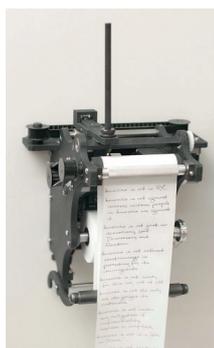
DAVID BLANDY ET LARRY
ACHIAMPONG, *Finding Fanon*
(Part 1), 2015, Vidéo, Ultra HD,
couleurs, son stéréo, 16:9, 15'

Courtesy des artistes et de la
Seventeen Gallery, Londres
Avec le soutien de Arts Council
England
Distributeur : LUX Film and Video,
Shacklewell Studios, Londres

Finding Fanon (Part 1) est la première partie d'une série d'œuvres des artistes Larry Achiampong et David Blandy, inspirées par les pièces perdues de Frantz Fanon (1925-1961), un humaniste politiquement radical dont la pratique traitait de la psychopathologie de la colonisation et des conséquences sociales et culturelles de la décolonisation.

Dans le film, les deux artistes négocient les idées de Fanon, examinant la politique de la race, le racisme et le contexte post-colonial, et comment ces questions de société affectent leur relation.

Leur conflit se joue à travers un scénario qui mêle des textes trouvés et des témoignages personnels, transposant leur drame dans une péniche à un moment indéterminé de l'avenir. Naviguant dans le passé, le présent et l'avenir, Achiampong et Blandy remettent en question la promesse de la mondialisation en reconnaissant son impact sur son propre patrimoine.



CHRIS ECKERT AVEC MARTIN FOX
ET JOHN GREEN, *Babel* (sélection
de 4 éléments), 2015, installation,
dimensions variables, métal
polychrome et microélectronique
14 x 8 x 8 cm (chaque).

Courtesy de l'artiste et de Martin
Fox Et John Green

Babel est une installation de vingt petites machines à écrire, mécaniquement identiques, mais qui ont été programmées avec des personnalités propres. Elles écrivent dans des langues différentes avec des écritures manuscrites (empruntées à des amis de l'artiste). La liste des définitions écrites sur des rubans de papier griffonnés s'amoncelle peu à peu sous chaque machine... jusqu'à engloutir les machines elles-mêmes.

Les machines sélectionnent des phrases sur Internet qui définissent un pays par la négative. Ainsi la machine francophone inscrira « La France n'est pas ... », tandis que la machine anglophone indiquera « America is not... » et la machine allemande « Deutschland ist nicht... ». L'installation explore les préoccupations communes mais non partagées de notre société globale. Elle montre également l'influence des réseaux sociaux et du media Internet dans la définition des identités, qui se fait ici par la négative, par l'exclusion plutôt que par un partage de valeur. Elle montre la limite des échanges sur les réseaux sociaux (multiplicité des langues, conditions de l'altérité). Enfin, le titre qui évoque la *Tour de Babel*, nous renvoie à cette entreprise humaine prétentieuse, qui mêle les langages et prétend arriver à la connaissance et au paradis. Si dans la Bible, Dieu punit les hommes et les divise en les dotant de langues différentes, il semble ici que c'est un Dieu virtuel (Internet) qui finit par nous diviser et aboutir à un espace qui n'apporte *in fine* que confusion et brouaha.



THOMAS HIRSCHHORN
Pixel-Collage n°3, 2015,
imprimés, feuille plastique, ruban
adhésif, 323 x 288 cm.

Courtesy de l'artiste de la Galerie
Chantal Crousel, Paris

La pixellisation ou le floutage sont de plus en plus utilisés dans les magazines et les journaux pour cacher les identités, les organes génitaux des personnes, comme une forme de censure ou pour cacher l'horreur des corps mutilés par la guerre et la terreur. Cette habitude a fini par endosser une valeur d'authenticité, les images partiellement pixélisées paraissant plus authentiques aux yeux des spectateurs.

L'utilisation de tels procédés est justifiée par la « protection du spectateur », la protection de quelque chose dans l'image elle-même, ou la protection d'une information censée apparaître dans l'image. Cette manipulation autoritaire infantilise ou manipule le spectateur. Et conséquemment, crée la confusion, la frustration et, volontairement ou non, rend les choses plus « hiérarchiques ».

Dans la série « Pixel-Collage », Thomas Hirschhorn utilise les pixels comme une nouvelle partie de notre réalité existante, chaotique, complexe, cruelle,

incommensurable et belle. Les fonds pixellisés, issus de magazines de mode, sont rendus flous par l'imposition d'images de victimes de guerre, confrontant la banalité du corps comme support de consommation à la « redondance » de sa destruction. Il déjoue, en maximisant les pixels qui la forment, les images de campagnes publicitaires et met en avant les visions d'horreur que nos sociétés s'interdisent, voire interdisent, de regarder en face, qui ont pourtant de nombreuses choses à nous montrer. L'artiste explore ainsi les limites de la monstration pour l'intégrer aux codes d'une société qui a fait de l'information un enjeu stratégique et essentiel du pouvoir. Creusant l'image jusqu'au pixel, il se réapproprie l'illisibilité pour choisir à son tour quoi réduire au silence.

Construisant une nouvelle forme, basée sur l'abstraction des images pixellisées, Thomas Hirschhorn jette un pont visuel entre deux ou plusieurs images de la réalité, entre deux ou plusieurs réalités existantes. Il lie ainsi l'indicible avec l'abstrait, la réalité avec le réel, le caché avec le connu. Ce faisant, il s'attèle activement à un désir d'une vérité, qui va au-delà de l'information, de la non-information ou de la contre-information.



OLGA KISSELEVA

Une voyante m'a dit que j'avais un problème avec mes yeux : que j'avais du mal à voir la réalité...
2002, installation de 2 vidéos.

Installation, performance réalisée lors de la 5ème Biennale d'Art Contemporain de Dakar, 6' (chaque), en boucle.

Courtesy de l'artiste et de la Galerie Rabouan Moussion, Paris

Dans ses installations, vidéos et œuvres interactives, Olga Kisseleva explore la limite entre le réel et le virtuel.

En 2000, elle amorce ce projet vidéo (elle réitérera l'expérience à New Delhi en 2001, à Dakar en 2002 et à Gaza en 2007) : alors installée en France, l'artiste d'origine russe, est submergée d'un profond sentiment d'altérité face aux locaux. Pour leur faire prendre sa place, et aussi pour se mettre elle-même à leur place, elle réalise une double projection : l'une représentant les habitants avec ses yeux bleus, l'autre la montrant avec les yeux des autochtones. Il s'agit de simples portraits projetés l'un à côté de l'autre : le visage de l'artiste à côté de celui des habitants, avec un échange digital de leurs yeux. Cette altération de l'image crée l'illusion d'assister à un mélange génétique entre les sujets.

L'impact visuel de la transformation des visages, devenus hybrides, est inquiétant. Le sentiment d'étrangeté est bientôt substitué par la sensation d'appartenance à un monde unique ayant une sorte de communication virtuelle universelle entre tous ses membres. Le problème lacanien du « moi traité comme un effet d'optique » se retrouve parfaitement illustré ici : les forces convergentes et divergentes, c'est-à-dire notre propre regard sur nous et sur les autres, et le regard des autres envers nous, construisent notre propre représentation.



OLGA KISSELEVA

How are you ?, 1999-2000, installation de 3 vidéos

Performances : Silicon Valley (2000), Tibet (1999), 42ème Biennale d'Art Contemporain de Venise (1999) 25' en boucle (chaque).

Courtesy de l'artiste et de la Galerie Rabouan Moussion, Paris

How are you ? est une installation vidéo traitant des enjeux et problématiques liés à l'interculturalité.

Olga Kisseleva s'est faite connaître sur la toile mondiale dès 1998 par le biais d'un site internet, et d'une question, au premier plan tout à fait banale : *How are you ?* (Comment allez-vous ?). Elle s'y adressait à des personnes des quatre coins du globe, aux employés des start-up de Silicon Valley autant qu'aux moines tibétains qu'elle est allée filmer. Elle a même posé cette question si commune et pourtant si révélatrice de l'être ensemble à des internautes alors en pleine guerre au Kosovo, ce qui a suscité l'émoi. La vidéo met à jour l'extrême différence d'interprétation et de réception de cette simple question... et surtout la différence d'évaluation de son état de bonheur ou de satisfaction, selon ses origines géographiques et culturelles.



SANTIAGO SIERRA
*Engagement et arrangement de
30 travailleurs en fonction de leur
couleur de peau, Project Space,
Kunsthalle Wie, Vienne, Autriche,
Septembre 2002, Vidéo, 19'*

Courtesy de l'artiste



SANTIAGO SIERRA
*Ligne de 250 cm tatouée sur 6
personnes, Espacio Aglutinor, La
Havane, Cuba, Décembre 1999
Video, 28'*

Courtesy de l'artiste



SANTIAGO SIERRA
*3000 trous de 180 x 50 x 50 cm
chacun, Dehesa de Montenmedio,
Vejer de la Frontera (Cadix),
Espagne, Juillet 2002, vidéo, 17'*

Courtesy de l'artiste

À l'initiative de l'artiste, la Kunsthalle de Vienne, sollicita par téléphone en 2002 des travailleurs en leur demandant leurs origines. À partir de celles-ci la couleur de leurs peaux en fut déduite. 30 personnes furent sélectionnées pour être alignées côté à côté, en fonction de leur couleur de peau de la plus claire à la plus foncée (moyennement salaire). Santiago Sierra affiche ainsi l'acceptation des ségrégations raciales, notamment de la part de personnes qui les subissent lorsqu'elles sont en situation de précarité... situation souvent intimement liée à une discrimination sociale et raciste.

« Je pensais qu'il était impossible que je propose l'acte de tatouer quelqu'un pour de l'argent et que la proposition soit effectivement acceptée », se souvient Santiago Sierra. « Avoir un tatouage est normalement un choix personnel. Mais quand vous le faites sous des conditions de rémunération, ce geste devient quelque chose qui semble terrible, dégradant. Ça illustre parfaitement la tragédie de nos hiérarchies sociales. ».

En 2002, sur un terrain situé en face de la côte marocaine, Sierra fait creuser 3000 trous -de même taille et alignés- par un groupe de personnes, pour la plupart immigrés sénégalais ou marocains, dirigés par un contremaître espagnol. Ils sont rémunérés au tarif légal, c'est-à-dire 54 euros pour huit heures de travail par jour.

En privant les participants de toute aide mécanique, Sierra ramène le travail à ce qu'il a de plus élémentaire, de moins qualifiant, ôtant toute compétence secondaire aux ouvriers, et montrant ainsi une forme d'aliénation dans le travail. Cette performance fait également référence à la mort des immigrés clandestins, naufragés des pateras, venus d'Afrique. Il métaphorise ainsi un drame historique. En effet, les trous creusés par les travailleurs pourraient bien être leurs propres tombes ou encore celle de leurs familles.

Enfin, le bruit du vent qui sert de bande-son est importante pour l'artiste : c'est « le vent du levant » connu en Espagne pour rendre fou.



SUPERFLEX

Kwassa Kwassa, 2015 Vidéo

VOSTFR

19'

Directeur : Tuan Andrew Nguyen
Et SUPERFLEX Cinematographie :
Ha Thuc Phu Nam

Pilote de drone : Le Tran Trung

Voix off : Soumette Ahmed

Filmé en septembre 2015 à
Anjouan Logo/Affiche : Rasmus
Koch Studio Commande de
Beaufort Beyond Borders 2015

et de la 6ème Biennale de
Marrakech

Soutien du Danish Art Council.

Courtesy des artistes

Kwassa Kwassa tire son inspiration de l'histoire politique africaine de Mayotte, une des quatre îles des Comores, qui par référendum en 1974 a décidé de se maintenir dans la République française, renversant ainsi entièrement le processus de décolonisation et d'indépendance accompli jusqu'alors. Après avoir confirmé leur choix en 1976 (contre l'Union de Comores qui revendique toujours Mayotte), les Mahorais intègrent la France en 2009, (Mayotte devient un D.O.M), puis l'UE en 2014.

Mayotte est donc devenue une région ultra-périphérique de l'Union européenne, déclenchant une immigration massive en provenance des autres îles comoriennes et de la côte Est de l'Afrique. Les migrants arrivent à Mayotte sur des bateaux précaires en fibre de verre, produits localement et appelés kwassa (littéralement « un bateau instable », car ils tanguent énormément).

Depuis l'île comorienne d'Anjouan, SUPERFLEX dresse le portrait d'un constructeur de ces bateaux utiles à la fois à la pêche et au transport des migrants vers l'île voisine de Mayotte. La traversée de 70 km se fait dans un bras de mer réputé pour être mortel, dans des embarcations surpeuplées. Les migrants, qui se considèrent comme réfugiés, ne sont en outre pas les bienvenus vis-à-vis des autorités françaises et européennes.

En se concentrant sur le constructeur et sur le bateau en tant que tel, le film souligne la signification symbolique des Kwassa, porteurs du rêve de parvenir à une vie meilleure sur l'autre rive. Filmés par drones, les plans de l'Océan et de la traversée accentuent l'idée de la liberté.

Le récit quant à lui inspirée de la mythologie grecque, donne une profondeur historique à la situation sociale post- et néo-colonialiste. Bien que le film soit tourné dans l'Océan indien, à plus de 8000 km de l'Europe, c'est bien de la crise migratoire européenne dont il s'agit et l'idée de l'Europe que nous nous faisons.

La légende d'Europe



François Boucher, *L'Enlèvement d'Europe*, 1747, Musée du Louvre.

Europe est dans la mythologie grecque, une princesse phénicienne (La phénicie est le Liban actuel), fille de Téléplassa et du roi de Tyr Agénor. Zeus tomba amoureux de cette jeune fille cueillant des fleurs avec ses servantes sur la plage. Afin de l'approcher sans l'effrayer, il se transforma alors en taureau blanc aux cornes d'or. Cette dernière s'approcha, le caressa puis monta sur son dos. Zeus se précipita alors vers le rivage et se jeta à l'eau. Accompagné de divers créatures marines tels que des Néréides chevauchant des tritons et des dauphins, ils traversèrent tous deux la mer méditerranée. Zeus déposa Europe sur l'île de Crète, en Grèce. Le dieu et la princesse eurent tout deux, une histoire d'amour et de leur union naquit trois fils Minos, Rhadamanthe et Sarpédon.

Le film de SUPERFLEX, *Kwassa Kawassa*, raconte cette légende, en insistant sur le fait qu'Europe était une femme arabe, venue du Moyen-Orient. L'idée qu'une femme au teint tanné, fut la fondatrice de l'Europe, a été « édulcorée » à travers les âges. Ce grand mythe a été peint maintes fois dans l'histoire par les artistes les plus célèbres d'Europe, comme Rubens, L'Albane, Boucher ou encore Rembrandt. La représentation physique d'Europe est toujours la même : une belle jeune fille au teint pâle de type caucasien... la jeune femme au teint hâlé est bien loin.

La question de l'immigration en Europe vue par le prisme de l'archipel des Comores.



Carte de l'archipel des Comores et de l'île de Mayotte.

Le collectif SUPERFLEX, a décidé à travers ce film d'aborder la question de l'immigration en Europe, tout en décalant l'axe d'étude à l'autre bout du monde. En effet, ils ont tourné ce film dans l'archipel des Comores. Il s'agit d'un ensemble d'îles situées au sud-est de l'Afrique, à l'est du Mozambique et au nord-nord-ouest de Madagascar. Cet archipel est constitué de quatre îles : l'union des Comores (Grande Comore, Anjouan et Mohéli) et l'île de Mayotte.

Cette dernière île a été achetée par la France en 1843, sous le règne de Louis-Philippe Ier. Après la conférence de Berlin en 1885, qui organisa le partage et la division de l'Afrique entre les grandes puissances européennes, les sultanats de la Grande Comore, Mohéli et Anjouan devinrent des protectorats sous la direction du gouverneur de Mayotte tandis que Mayotte, garda son statut de colonie.

En 1946, les Comores deviennent des territoires d'outre-mer. Après avoir refusé d'accéder à l'indépendance lors du référendum de 1958 organisé par le Général De Gaulle, les Comores obtiennent en 1961 un statut d'autonomie interne, qui donne le jour à un gouvernement comorien élu par l'Assemblée Territoriale. Said Mohamed Cheikh est élu président du conseil du gouvernement jusqu'en 1970, mais des mouvements politiques contestent son pouvoir, et certains d'entre eux réclament l'indépendance. Une période de grande tension et d'instabilité politique commence alors. En 1974, la France organise un référendum relatif à l'accession à l'indépendance. Si le suffrage obtient dans son ensemble plus de 90 % pour l'indépendance du territoire, Mayotte se singularise en votant à 63,8 % pour le maintien des Comores au sein de la République française. Un nouveau gouvernement français arrive au pouvoir en France et, conformément à une recommandation d'un groupe de parlementaires venus en voyage d'étude dans l'archipel, celui-ci envisage de respecter la volonté des Mahorais et de considérer le résultat « île par île ». Le président du Conseil de Gouvernement,



Kwassa Kwassa, le bateau fait en fibre de verre, qu'utilisent pêcheurs et passeurs.



Manifestation à Mayotte



Sauvetage d'un canot faisant naufrage. À son bord, des migrants venus du continent africain pour tenter une nouvelle vie.

Ahmed Abdallah, déclare alors unilatéralement l'indépendance immédiate des Comores, sans que le processus prévu par les accords ne soit mené à son terme. Mayotte reste cependant sous administration française au détriment de la déclaration du gouvernement comorien. L'Union des Comores revendique Mayotte et refuse cette séparation qui remet en cause l'intégrité territoriale de l'archipel. Un troisième référendum a lieu à Mayotte le 8 février 1976, et confirme par un taux de 99,4 % (82,3 % des inscrits) le choix de la population de Mayotte de rester au sein de la République française. Mais l'Assemblée générale des Nations unies, considère ce référendum comme nul et non avenu, et condamne la présence française à Mayotte. En effet, selon elle, ce référendum va à l'encontre de la « préservation territoriale et du droit à l'autodétermination des peuples colonisés ». Dans sa résolution du 6 décembre 1994, l'Assemblée générale de l'ONU a rappelé et confirmé l'appartenance de Mayotte à l'État comorien. Depuis 1995, la question de Mayotte n'est plus venue à l'ordre du jour de l'Assemblée générale de l'ONU.

La France ne souhaite pas aller contre la volonté populaire exprimée par les trois référendums qui se sont succédé à Mayotte, qui ont montré à chaque fois une adhésion très forte de la population locale à la spécificité de l'île et à rester attachés à la France, plutôt que de rejoindre la nouvelle République fédérale islamique des Comores (devenue plus tard Union des Comores après de sévères troubles politiques).

En 2009, Mayotte vote à 95 % en faveur de sa départementalisation, lors d'un référendum. En 2011, l'île devient officiellement le cent-unième département de France et son cinquième département d'Outre-mer. La demande d'intégration de Mayotte comme partie intégrante de l'Union européenne est approuvée par le Conseil européen le 11 juillet 2012. Selon cette décision, Mayotte devient, le 1er janvier 2014, la neuvième région ultrapériphérique de l'Union. Cette île devient alors l'un des territoires européens les plus éloignés du continent Européen.

Comme nous dévoile la vidéo de SUPERFLEX, de nombreux comoriens, notamment depuis l'île d'Anjouan, tentent de manière illégale de rejoindre l'île de Mayotte.

De très nombreux habitants des îles comoriennes, et notamment, de l'île d'Anjouan tente de rejoindre l'île de Mayotte. Quitter la pauvreté, trouver un système de santé plus performant pour les malades ou encore retrouver leur famille, nombreux sont ceux qui décident de tenter la traversée du canal du Mozambique, que l'on surnomme le « canal de la Mort ». Selon les autorités comoriennes, en 20 ans, au moins 12 000 personnes auraient péri. Côté français, un rapport sénatorial datant de 2012 compte entre 7 000 et 10 000 morts à Mayotte depuis 1995.

La surveillance des frontières de Mayotte, poussent alors les passeurs, les taureaux blancs comme les appellent les artistes du collectif SUPERFLEX, prennent alors des chemins encore plus dangereux. Ces vagues migratoires de grandes envergures, font bien évidemment écho au phénomène migratoire en Europe.

Fuir la guerre, les régimes autoritaires et la pauvreté.

Aujourd'hui, des milliers de personnes fuient la guerre, la pauvreté ou des régimes totalitaires. En 2015, 68 milles syriens ont quitté leur pays pour l'Europe, ce qui représente 18,5% de la totalité des migrants à se rendre en Europe. Les syriens fuient la guerre civile qui a éclaté, après la révolution du Printemps arabe en 2011. 11 milles érythréens, fuient également un régime autoritaire et extrêmement violent. Amnesty International, cite le chiffre de 10 000 prisonniers politiques.



Paysage de destructions en Syrie

Les photographies présentant des personnes mortes de manière brutale, issues de la série « Pixel-collage » de l'artiste suisse Thomas Hirschhorn, choquent par leur violence. Mais elles nous dévoilent, à nous européens privilégiés, le quotidien de ces familles qui vivent dans des pays en guerre ou sous des régimes autoritaires. Dans son ouvrage, *Une volonté de faire*, l'artiste explique sa démarche artistique en ces mots :

« Je veux essayer de faire un travail qui n'évite pas le négatif. Je veux faire un travail qui est ouvert à ce qui n'est pas positif. Je veux faire un travail qui n'est pas négatif mais qui se confronte avec ce qui n'est pas donné, ce qui n'est pas à toucher et ce qui n'est pas positif.

Je veux, avec mon travail, oser toucher ce qui est intouchable. Je veux travailler à la Frontière de l'intouchable. Je veux enfin pouvoir donner Forme à l'exigence qui est urgente et irrésistible.

Chaque blessure est ma blessure ! Chaque mort est ma mort. Chaque inégalité est mon inégalité. Chaque injustice est mon injustice. Chaque peine est ma peine. Il faut résolument contrer toutes les tentatives d'explications et d'informations. »



L'Érythrée, l'extrême violence de la dictature du président Issayas Afewerki.

« Oser toucher ce qui est intouchable », Thomas Hirschhorn veut se confronter à un tabou, Celui de la mort injuste, d'enfants inanimés sous les gravas après le bombardement de leur habitation, le tabou des corps démembrés et explosés, abandonnés à même le trottoir, le tabou de ces morts qui ne reposeront jamais dans une sépulture décente ; en raison de l'urgence de la guerre.

La présentation photographique de la mort, de corps mutilés que les sociétés occidentales refusent de voir, l'artiste nous y confronte de manière frontale et en grand format. Il lie ces images à des publicités glamours de mode ou d'accessoires de luxe, qui véhiculent également l'image d'un corps fantasmé qui n'existe pas. Des corps idéalisés à qui les femmes occidentales veulent ressembler et que les hommes désirent. Des corps irréels que l'on voit à chaque page tournée dans la presse, dans la publicité, que l'on voit cent fois par jour, sans ne plus y faire attention. Mais Thomas Hirschhorn décide de cacher ces images sous des pixels géants, pour dévoiler un peu plus l'atrocité des gens qui subissent les violences et les atrocités de la guerre. Il nous cache les images surréelles du quotidien et dévoile avec violence les morts invisibles.

Nous comprenons maintenant mieux les raisons qui poussent des milliers de personnes à quitter leur pays pour trouver un destin moins funeste en Europe, nous avons vu les périls qu'ils traversent pour y parvenir. Nous allons maintenant nous intéresser à leur vie, une fois installées dans les pays occidentaux.

Le racisme toujours présent et insidieux

L'exposition « Face à l'Autre », aborde aussi ces « Autres », victimes de racisme et de discrimination. L'artiste Santiago Sierra utilise dans ses performances vidéo, les armes de ceux qu'il dénonce : les patrons sans scrupules, le capitalisme ; pour mieux montrer l'injustice que vivent les personnes de couleurs et les migrants.

Pour nous faire prendre conscience de l'extrême pauvreté dans laquelle vivent des jeunes de couleur, il leur propose pour une poignée de dollars, de se faire tatouer une ligne dans le dos. Se faire tatouer, un geste si personnel qui marque votre chair à vie, se transforme ici, en un geste d'humiliation. Debout, face au mur, comme pour un peloton d'exécution, les six jeunes garçons se font tatouer une ligne dans le dos. Une ligne non visible de leur point de vue, mais qui pourtant le marquera à vie. Cette scène en dit long sur la misère et le chômage que ces garçons vivent au quotidien.

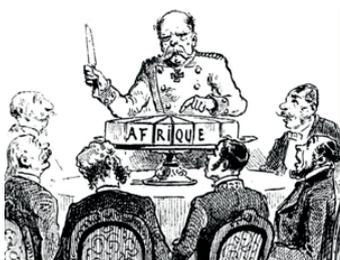
Dans une autre vidéo, l'artiste classe par couleur de peau des travailleurs, du plus clair au plus foncé. À moitié nus, en sous-vêtements, ils sont placés face au mur, la tête baissée. Une position d'abaissement profondément dérangeante pour les spectateurs. C'est justement cette gêne, que Santiago Sierra veut nous faire ressentir. En effet, nous nous insurgons contre cette hiérarchie épidermique, car nous la voyons frontalement, sans filtre. Pourtant, le racisme est toujours bien présent dans nos sociétés et peut parfois être même ancré dans des schémas inconscients. C'est l'une des questions que pose les artistes David Blandy & Larry Achiampong dans le premier volet de leur film *Finding Fanon*.



Portrait de Frantz Fanon

Qui est donc Frantz Fanon ? Frantz Fanon, né le 20 juillet 1925 à Fort-de-France (Martinique) et mort, sous le nom d'Ibrahim Omar Fanon, le 6 décembre 1961 à Bethesda dans un hôpital militaire de la banlieue de Washington aux États-Unis, est un psychiatre et essayiste français fortement impliqué dans la lutte pour l'indépendance de l'Algérie et dans un combat international dressant une solidarité entre « frères » opprimés. Issu d'une famille bourgeoise, il a la peau plus foncée que ses sept frères et sœurs et il en souffre. Car la société dans laquelle il grandit, depuis longtemps contaminée par une attitude d'assimilation de la culture européenne, considère que ce qui est clair, c'est ce qui est beau. Fanon tirera beaucoup d'amertume de cette époque et, sa vie durant, conservera une certaine rancune envers son île natale. De 1939 à 1943, Frantz Fanon bénéficie de l'enseignement de Césaire au lycée Schoelcher de Fort de France. Puis, hostile au régime de Vichy, il rejoint les Forces Françaises libres de la Caraïbe, à la Dominique. Il a seulement 18 ans. Il est alors extrêmement choqué par le racisme présent au sein de l'armée française. Lui-même n'était pas concerné, les Antillais étant considérés comme des métropolitains. Mais qu'est-ce qui le différenciait, dans le quotidien, de ces soldats "indigènes" bafoués à qui l'on parlait "petit nègre" ? A tel point que, juste avant la bataille de Colmar, Frantz Fanon écrit à sa famille : "je doute de tout, même de moi. Si je ne retournais pas, si vous appreniez un jour ma mort face à l'ennemi, consolez-vous, mais ne dites jamais : il est mort pour la belle cause."

Sa courte vie, il est mort d'une leucémie à 36 ans, il la consacra à la défense des peuples opprimés. Il a cherché à analyser les conséquences psychologiques de la colonisation à la fois sur le colon et sur le colonisé. Dans ses livres les plus connus, il analyse le processus de décolonisation sous les angles sociologiques, philosophiques et psychiatriques. Il est l'un des fondateurs du courant de pensée tiers-mondiste. Frantz Fanon est adoré aux États-Unis par



Caricature de la Conférence de Berlin dans la presse française.

les Black Panthers. En effet, le psychiatre écrit « L'homme colonisé se libère dans et par la violence », leitmotiv du mouvement de Malcom X. Cette violence révolutionnaire, est liée intrinsèquement à la violence du racisme. Dans son premier ouvrage, *Peau noire, masques blancs*, Frantz Fanon explique que de la même façon que l'antisémite fait le Juif, le Noir n'existe que dans le regard du Blanc. Il avance également que le racisme n'est pas une tare psychologique individuelle mais une vaste machinerie culturelle, sociale et politique. Le racisme n'est pas abstrait, il est physique, il ronge le corps et est affaire de peau, de mélanine.

Les théories racistes considèrent qu'il existe plusieurs races, et qu'il y a une hiérarchie entre elles. L'idée d'une suprématie de la race blanche a toujours dominé le monde. Le naturaliste suédois Carl Von Linné (1707-1778) classe les races en quatre grands groupes : homo europeus, homo asiaticus, homo afer et homo americanus. Il explique également que l'homme noir pourrait être le chaînon manquant entre le singe et l'Homme, et que dans tous les cas, la race noire est une race perfectible. Les travaux de recherches du docteur Paul Broca (1824-1880), vont faire avancer l'anthropométrie (mesure des particularités dimensionnelles de l'homme) et la craniométrie (mesure des os du crâne). Il a lui-même contribué à ce que l'on fasse un usage raciste du résultat de ses recherches.



Massacre de partisans de l'abolition, au marais des Cygnes, Kansas, en mai 1858.

Cette hiérarchie entre les races, est le résultat des ordres mondiaux qui se sont succédés. La découverte de territoires inconnus jusqu'alors par les explorateurs européens, ont donné naissance aux empires coloniaux, qui se sont construits sur l'oppression des peuples autochtones et le développement de l'esclavage mondiale avec le commerce triangulaire. Entre le XVIe et le XIXe siècle, trente millions de personnes ont été déportées afin d'être asservie.

Considérer ces autochtones comme appartenant à des races inférieures dont la culture était jugée « primitive », permettaient aux européens d'asseoir leur pouvoir et leur domination sans scrupule. La conférence de Berlin de 1884-1885 marqua l'organisation et la collaboration européenne pour le partage et la division de l'Afrique. À cette époque, les puissances coloniales profitent des ressources des pays colonisés tout en expliquant qu'ils y apportent le progrès.

De 1861 à 1865, les Etats-Unis, ancienne colonie britannique, devenue indépendante le 4 juillet 1776, est en pleine guerre de Sécession. La victoire à l'élection présidentielle de 1860 d'Abraham Lincoln qui est profondément abolitionniste, déclenche la sécession de sept Etats du sud qui souhaitent garder leurs esclaves. Cette guerre civile qui a profondément marquée les Etats-Unis, se termine sur la défaite des Etats esclavagistes. Mais si les esclaves sont libérés, des lois raciales ségrégationnistes s'imposent dans presque tous les Etats. Les noirs et les blancs sont séparés que ce soit dans la vie publique (bus, toilettes, cafés séparés) ou dans la vie privée (interdiction de mariage entre les blancs et les noirs). Ces lois ségrégationnistes vont perdurer jusqu'en 1964, date à laquelle le Civil Right Act est voté et déclare illégale la discrimination reposant sur la race, la couleur de peau, la religion, le sexe ou l'origine nationale. Mais cette loi n'empêche pas le racisme de rester très présent aux Etats-Unis.



Illustration tirée du manuel scolaire, *Le Tour de France par deux enfants*

Toutes les théories racistes citées plus tôt, ont été relayées jusqu'au milieu du XXe siècle dans des manuels scolaires comme *Le Tour de France par deux enfants*, qui a été publié à huit millions d'exemplaires entre le XIXe et le XXe siècle. Ce qui peut expliquer que le racisme inconscient et latent continu de perdurer chez de nombreuses personnes. De plus, dans un climat peu propice à l'épanouissement de l'individu et des groupes (chômage, baisse du niveau de vie, attentats etc.), le repli identitaire et la stigmatisation des minorités apparaissent toujours avec force.

Pourtant, l'ensemble de la communauté scientifique s'accorde aujourd'hui pour affirmer haut et fort, qu'il existe une seule et unique race humaine. Quelque soit notre couleur de peau, nous sommes tous des homo sapiens sapiens. La variation de couleur de peau s'explique par notre adaptation à notre environnement.

Sous un climat chaud, où le soleil est fort, les mélanocytes présents dans notre peau et contrôlés par nos gènes, produisent de la mélanine (pigment naturel) en plus grande quantité. A contrario, sous un climat froid où les rayons du soleil sont plus forts, les hommes produisent moins de mélanine et ont donc une peau plus clair.

Vendredi 5 mai 2017 de 20 h à 22 h

THOMAS HIRSCHHORN

Art in Vivo : rencontre avec l'artiste

Thomas Hirschhorn présentera sa série *Pixel-Collage* dont une partie est présentée dans le cadre de l'exposition « Face à l'Autre ». Il nous éclairera sur les raisons pour lesquelles il est aujourd'hui important de montrer et de regarder des images de corps humains détruits comme celles qu'il a utilisées et incorporées dans ses travaux, et clarifiera son intérêt à travailler avec la "Pixellisation" en 9 points : Décision, Autorité, Abstraction, "Facelessness", "Poussé au bord", Esthétique, Le pire est censuré, Hypocrisie, Authenticité.

Samedi 20 mai 2017 de 17 h à 19 h

LE GRAND AUTRE EN PSYCHANALYSE

L'Autre en psychanalyse 1/2

Avec Jean-Charles Fébrinon-Piguet et Muriel Chemla, psychanalystes. Séance suivie d'un échange informel autour d'un verre.

Vendredi 21 avril 2017 à 20 h

LA FIN DE L'HOSPITALITÉ ?

L'Autre en philosophie 2/4

Avec Guillaume le Blanc, philosophe et écrivain français, professeur de philosophie à l'Université Paris Est Créteil.

Toutes les civilisations anciennes s'accordaient sur un point : faire de l'étranger un hôte. Nous sommes en train de faire l'inverse, de transformer l'hôte en étranger. Jusqu'à quand ?

Vendredi 2 juin 2017 de 20 h à 22 h

LE BRUIT ET L'ODEUR

Art in Vivo : conférence de Francisco Javier San Martín sur les œuvres de Santiago Sierra.

Santiago Sierra se sert des contextes où il intervient pour développer un travail critique qui nous dévoile les mécanismes d'aliénation et d'exploitation des travailleurs dans un régime capitaliste, ainsi que la discrimination raciale ou l'hégémonie qui gouverne les migrations.

Dans son intervention, Francisco Javier San Martín, analysera les principales clés de son œuvre depuis les années 90. Il éclairera notamment les trois films inclus dans l'exposition « Face à l'Autre » : Ligne de 250 cm tatouée sur 6 personnes ; Engagement et arrangement de 30 travailleurs en fonction de leur couleur de peau ; 3000 trous de 180 x 50 x 50 cm chacun.



L'ÉQUIPE

Président

Marcel Chatauret

Directrice

Annie Agopian

annie.agopian@maisonpop.fr

Coordination du centre d'art

Floriane Benjamin

floriane.benjamin@maisonpop.fr

Graphiste

Mathieu Besson

mathieu.besson@maisonpop.fr

Chargée de communication

Sophie Charpentier

sophie.charpentier@maisonpop.fr

Chargée des publics et de la médiation culturelle

Juliette Gardé

juliette.garde@maisonpop.fr

Hôtes d'accueil

Malika Kaloussi

Alexandre Dewees

01 42 87 08 68

La Maison populaire accueille chaque saison plus de 2 300 adhérents, qui participent à la centaine d'ateliers d'expressions développés en direction des adultes et des enfants. Les actions qu'elle propose dans les domaines des arts visuels, de la musique, de la philosophie, des sciences humaines, viennent ici élargir ses publics. Elle invite à penser ces actions dans un perpétuel mouvement grâce à des résidences artistiques et des créations, qui créent le lien nécessaire et favorisent l'accès à la culture et aux loisirs. Elle s'associe à d'autres acteurs du territoire animés par les mêmes objectifs. En ce sens elle collabore activement dans différents réseaux tels que Tram, réseau d'art contemporain Paris / Ile-de-France, le MAAD 93 (Musiques Actuelles Amplifiées en Développement en Seine-Saint-Denis) et le RAN (réseau arts numériques)

Le centre d'art de la Maison populaire accueille depuis 1995 des expositions d'art contemporain où se côtoient artistes de renom international et jeunes artistes soutenus dans leur création. Conçu tel un laboratoire, le centre d'art est un lieu de recherche et d'expérimentation, de mise à l'épreuve d'hypothèses de travail. Chaque année la programmation est confiée à un nouveau commissaire.

Si les curateurs chargés de la direction artistique des expositions sont jeunes, ils sont parmi les plus actifs de la scène actuelle. Sont passés par ici : Claire Le Restif, Jean-Charles Massera, Gérard-Georges Lemaire, Estelle Pagès, Yves Brochard, François Piron, Emilie Renard, Aurélie Voltz, Christophe Gallois, le collectif Le Bureau/, Florence Ostende, Raphaële Jeune, Antoine Marchand, Raphaël Brunel, Anne-lou Vicente, Marie Frampier, Dominique Moulon, Marie Koch et Vladimir Demoule. Les trois expositions successives dont ils ont la charge sont pour eux la possibilité de mener à bien un projet d'envergure, avec l'édition d'un catalogue à la clé. Cette opportunité constitue pour eux une carte de visite précieuse dans un début de carrière artistique.

“ La banlieue ose ce qu'à Paris on ne saurait voir. Centres d'art et musées multiplient les initiatives les plus expérimentales, à quelques minutes de la capitale. Montreuil. Des partis pris radicaux. C'est un petit espace en haut d'une colline. Mais il s'y passe des choses très excitantes. Proposant chaque année à un commissaire indépendant d'intervenir dans ses murs, ce centre d'art organise avec lui trois expositions par an. Des propositions radicales, sans concession aux modes ni au spectaculaire ”.

Emmanuelle Lequeux, Beaux Arts Magazine

12. INFORMATIONS PRATIQUES & PLAN D'ACCÈS

Entrée libre

Exposition ouverte du lundi au vendredi de 10h à 21h
le samedi de 10h à 16h30
Fermée : dimanches, jours fériés et vacances scolaires

Visites commentées gratuites

Individuelles sur demande à l'accueil
Groupes sur réservation au 01 42 87 08 68 / mediation@maisonpop.fr

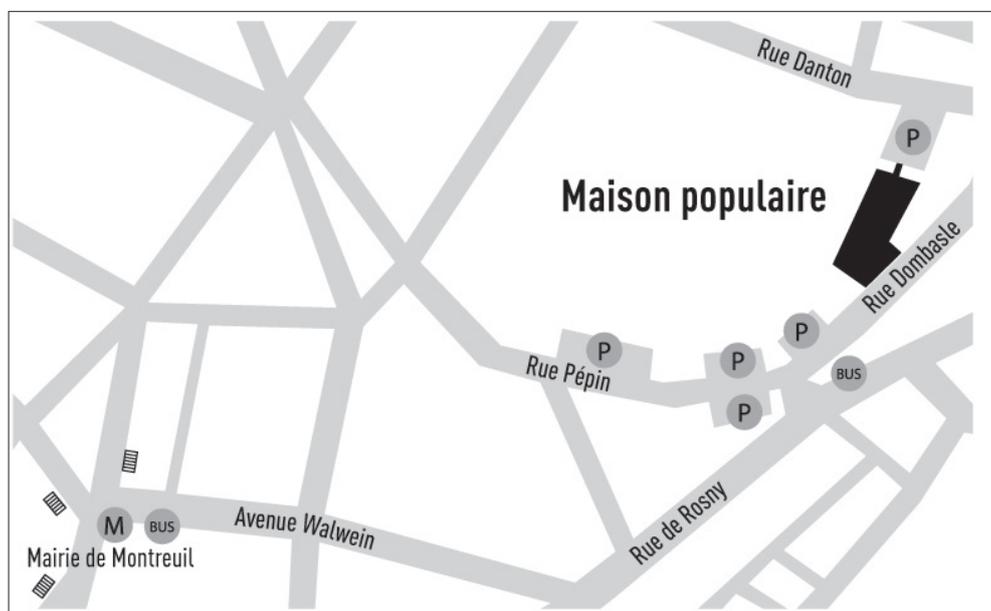
Accès

M° Mairie de Montreuil (ligne 9) à 5 min à pied - Bus 102 ou 121 : arrêt lycée Jean Jaurès

CONTACT

> Juliette Gardé
Chargée des publics et de
la médiation culturelle du
Centre d'art

Téléphone : 01 42 87 08 68



Le centre d'art de la Maison populaire est membre de l'Association des Galeries et fait partie des réseaux Tram, Parcours Est et RAN



PARCOURS

EST TRAM

Réseau art
contemporain
Paris / Ile-de-France



La Maison populaire est soutenue par le ministère de la Culture et de la Communication - DRAC Ile-de-France, le Conseil régional d'Ile-de-France, le Conseil départemental de la Seine-Saint-Denis et la Ville de Montreuil.

